

Grandes figures

Mohammed Iqbâl (1873-1938)

par Dr Bouamrane Chikh *



Mohammed Iqbâl est l'un des plus grands penseurs de l'Islâm contemporain. Né à Sialcot, au Penjab, en 1873, il fait ses études à Lahore, puis en Europe. Après avoir mené une existence particulièrement active, il meurt en 1938, quelques années avant l'indépendance du Pakistan (1947), à laquelle il avait intensément contribué. Philosophe et poète, juriste et homme politique, il connaît à fond la culture islamique dans laquelle il a été formé et la pensée occidentale qu'il a étudiée dans les Universités d'Allemagne et d'Angleterre. Après avoir obtenu ses diplômes de droit et son doctorat en philosophie, il est revenu en Inde pour participer au combat culturel et politique qui était celui des élites de ce pays depuis le 19^e siècle. Son activité commence vraiment à partir de 1906, date de création de *La Ligue musulmane en Inde*.

Comme les autres rénovateurs, Iqbâl est frappé par l'immobilisme des penseurs musulmans autour de lui : « *Notre communauté, dit-il, se repose dans la poussière...* ». Il s'interroge surtout à la suite d'Al-Afghâni sur les causes profondes de cet immobilisme. Pour lui, elles se ramènent essentiellement à quatre facteurs : le déclin politique, la paralysie de l'*ijtihâd*, le mysticisme passif et l'imitation servile de l'Europe. Les juristes et les savants renoncent en majorité à l'*ijtihâd* et se livrent, soit au raisonnement spéculatif, sans rapport avec la réalité sociale, soit à la mystique qui se désintéresse de l'action. Les grands penseurs classiques sont transformés en modèles permanents dont il convient de ne pas s'écarter. Cherchant à sauvegarder l'ordre social, ils font tout pour le maintenir uniforme. Le conservatisme et le conformisme deviennent la règle et entravent la liberté créatrice. Malgré l'effort de quelques rénovateurs remarquables comme Aboû Hanifa, Ibn Taymiyya, Waliallah et Al-Afghâni, la pensée religieuse reste pratiquement stationnaire.

Le mysticisme médiéval a pénétré la culture musulmane, mais il n'est pas conforme au message coranique ; il dérive plutôt du platonisme et du néoplatonisme. Il a donné naissance au

fatalisme qui écrase l'individu. Les concepts coraniques de « *qadar* » et de « *taqdîr* » sont mal compris. Il ne s'agit nullement d'un destin implacable qui impose une tâche à l'homme de l'extérieur. Iqbâl rejette la fatalité qui est étrangère à l'Islâm, en observant que « *si elle était l'essence de la religion, le malheureux deviendrait encore plus pauvre en l'acceptant* ». C'est pourquoi il critique explicitement « *le jabr* » (contrainte). Pour lui, cette notion fausse est due en partie à la pensée philosophique et en partie à l'opportunisme politique.

Enfin, l'imitation servile de l'Europe a paralysé l'initiative des auteurs musulmans et introduit dans la culture musulmane moderne des notions qui lui sont étrangères. Ces musulmans qui copient les Européens, dit Iqbâl, « *cherchent la source du Kawthar dans un mirage* ». Ils s'ignorent eux-mêmes et ignorent leur propre culture. Comme on le verra plus loin, l'Europe qui a conquis une grande partie des pays musulmans a apporté avec elle son système de domination et de civilisation : « *Par l'impérialisme, le regard est transformé ; la raison, l'intelligence, les mœurs et les coutumes changent* ». Or, les peuples de l'Orient ont une civilisation propre. Cela signifie-t-il que nous ne devons rien prendre à l'Europe ? Il ne s'agit pas de cela. Nous pouvons opérer un choix judicieux dans ce qu'elle apporte et ne retenir que ce qui convient à notre génie et à notre civilisation. Il exprime ses idées maîtresses dans son ouvrage, *Six conférences pour la reconstruction de la pensée religieuse de l'Islâm*.

Ces conférences ont été données à Madras, en 1928, à la demande de l'association musulmane de cette ville ; elles ont été publiées en anglais à Londres, en 1930 et rééditées ultérieurement avec un chapitre supplémentaire. La traduction française des conférences porte le titre de *Reconstruire la pensée religieuse de l'Islâm*. Elle est due à Madame Eva Meyrovitch et a paru en 1955. La traduction arabe par Abbâs Mahmoud a paru au Caire, la même année. Dans son avant-propos, Iqbâl précise le but qu'il vise : « *j'ai essayé de reconstruire la philosophie religieuse musulmane, en tenant compte des traditions philosophiques de l'Islâm et des progrès les plus récents dans divers domaines de la connaissance humaine* ».

A partir de l'œuvre des rénovateurs, Iqbâl procède à une nouvelle analyse de la pensée islamique et se réfère à la philosophie et à la science modernes. Ce sont les résultats de ce double effort qu'il expose dans les *Six conférences*. Après avoir analysé les causes de la décadence de la culture islamique, il propose des solutions positives susceptibles de mettre en mouvement la renaissance islamique moderne. Le principe du changement en Islâm réside dans l'*ijtihâd*, dit-il. Le Coran est explicite sur ce point : « *A ceux qui s'efforcent, nous montrons Notre voie* ». (s.29, 69). Le Prophète de l'Islâm a illustré cette idée par les recommandations qu'il a faites à Mouâdh Ibn Jabal au moment où il le chargea d'une mission au Yémen. Les penseurs qui ont immobilisé le sens de la *Charîaa* ont méconnu ce principe de l'*ijtihâd*. C'est pourquoi, au 7^e siècle, Ibn Taymiyya réagit avec raison contre eux. Il veut dépasser les écoles juridiques classiques, pour revenir aux premiers principes de l'Islâm et prendre un nouveau départ. Au 10^e/16^e siècle, al-Souyoûti, à son tour, insiste sur le même fait et rappelle la tradition selon laquelle un rénovateur de l'Islâm est nécessaire au départ de chaque siècle. Au 12^e siècle, Mohammed Ibn Abd-al-Wahhâb réagit lui aussi contre l'immobilisme et « *inspire presque tous les grands mouvements modernes de l'Asie et de l'Afrique musulmanes* ».

Il s'est trouvé plusieurs philosophes et hommes de science, depuis l'Antiquité et surtout à l'époque moderne, pour affirmer que la religion est incompatible avec la pensée rationnelle. Iqbâl analyse sérieusement les arguments des uns et des autres et conclut que cette affirmation n'est pas fondée, en particulier pour l'Islâm. Tout d'abord, la révélation et la raison ne s'opposent en aucune manière ; elles ne se placent pas sur le même plan. La raison considère son propre intérêt et ne voit pas celui des autres, tandis que la révélation voit l'intérêt de tous. La raison est donc limitée ; elle permet seulement une vision fragmentaire des choses. Mais son rôle n'est pas négligeable : elle complète et fortifie la révélation. Iqbâl reprend les idées des motazilites et d'Ibn Rochd. L'Islâm admet le rationalisme ainsi compris et délimité.

La philosophie rationnelle ne va pas au-delà de la vie terrestre. C'est une vision intellectuelle des choses qui reste au stade de la réalité sensible. La religion, par contre, cherche un contact plus étroit avec la réalité intime et dépasse le monde

sensible. La philosophie rationnelle est pure théorie, tandis que la religion est expérience vivante. Il est donc faux de dire que la religion ne s'intéresse pas à la réalité ou qu'elle constitue seulement une illusion. Iqbâl réserve à cette question un chapitre qu'il a ajouté aux *Six conférences* ; il y démontre que l'expérience religieuse est aussi réelle que les autres expériences. L'athéisme rationnel ou matérialiste tente de nier cette évidence sans y parvenir, même lorsqu'il prétend s'appuyer sur la science moderne. La religion et la science, loin de se contredire, se situent à des niveaux différents et complémentaires. Le conflit entre elles ne vient pas de ce que l'une serait fondée sur l'expérience concrète et que l'autre la néglige. « *Toutes deux partent de l'expérience* ».

Le conflit résulte plutôt de la croyance que toutes deux interprètent la même expérience. La physique moderne jusqu'à Einstein s'est efforcée d'établir le positivisme scientifique, fondé sur le matérialisme et le déterminisme. Cette conception de la science s'est présentée comme un substitut de la religion qu'elle nie purement et simplement. Or, la physique traite exclusivement de l'expérience sensible ; elle se limite au monde matériel. L'expérience religieuse, au contraire, dépasse le domaine de la physique pour embrasser la totalité de l'existence : « *Elle a été trop persistante et trop puissante dans l'histoire de l'humanité pour qu'on la rejette comme une simple intention, ou comme une illusion* ».

« La religion, dit Iqbâl, n'est pas la physique ou la chimie cherchant une explication de la nature en termes de causalité. Elle tend à interpréter plutôt l'expérience religieuse dont les données ne peuvent être réduites aux données de n'importe quelle autre science ». La science physique est fragmentaire par nature. Elle ne peut prétendre à une vision complète de la réalité, tandis que la religion qui embrasse la réalité totale « doit occuper une place centrale dans une synthèse quelconque de toutes les données de l'expérience humaine ; elle ne peut donc craindre une conception fragmentaire de la réalité ». La science a donné la puissance à l'homme, mais cette puissance doit être contrôlée par un idéal de sagesse auquel la science ne mène pas. Si la science se sépare de la religion, elle peut aboutir à la destruction de l'humanité. En Islâm, la vie politique a ses racines dans la vie spirituelle de l'homme. La fin que l'Islâm vise, « c'est la démocratie spirituelle ». L'Etat a

pour rôle de réaliser cette aspiration dans une organisation humanitaire déterminée. Il doit traduire en actes les idéaux d'égalité, de solidarité et de liberté. L'homme, en effet, est digne de respect, parce qu'il est « *le vicaire de Dieu sur la terre* », à condition qu'il n'oublie pas que la terre appartient à Dieu. L'Islâm est à la fois religion et Etat. Il ne distingue pas le pouvoir spirituel du temporel : « *Le Coran, dit Iqbâl, considère nécessaire d'unir la religion et l'Etat, l'éthique et la politique...* ». Leur séparation est une erreur qui vient de l'Occident. C'est à lui que les Turcs l'ont empruntée : « *Les nationalistes turcs tirèrent l'idée de la séparation de l'Eglise et de l'Etat de l'histoire des idées politiques européennes* ». Iqbâl critique cette attitude. Pour lui, l'originalité constitue l'une des conditions de la renaissance.

Iqbâl estime, en définitive, que l'Islâm a sa philosophie propre. Elle peut être formulée à partir du texte coranique et de la tradition islamique, d'une part, de l'étude de la science et de la pensée modernes, d'autre part. C'est ce qu'il a tenté de faire dans ses *Six conférences* et dans le reste de son œuvre. Connaissant la civilisation occidentale, il ne veut en prendre que ce qui convient à la renaissance des pays musulmans. La philosophie politique et économique de l'Europe ne peut être assimilée par l'Islâm, sans analyse et tri préalables. L'homme moderne traverse une crise et ne peut être sauvé que par la religion et non par le mysticisme ou le matérialisme. Seule, elle lui permet « *de triompher d'une société mue par une concurrence inhumaine et d'une civilisation qui a perdu son unité spirituelle, à cause de son conflit interne entre les valeurs religieuses et politiques* ».

***Bibliographie :**

- Iqbâl, *Six conférences, ou Reconstruire la pensée religieuse de l'Islâm*, (traduction) édit. Adrien Maisonneuve, Paris, 1955.
- Idem, *Message de l'Orient* (traduction), édit. Les belles lettres, Paris, 1956.
- Idem, *Le livre de l'éternité* (traduction), édit. A. Michel, Paris, 1962.
- Guimbretière (A.), *Le réformisme musulman en Inde*, revue Orient nos 16 et 18, 1960.
- Maître (L.C.), *Introduction à la pensée d'Iqbâl*, édit. Seghers, Paris, 1955.

* Professeur émérite d'Université, Président du Haut Conseil Islamique.